

DU GAULOIS AU BRETON

Yves Le Bolc'h nous présente ici une fort intéressante étude comparative entre gaulois et breton, c'est-à-dire entre une langue antique et une langue encore parlée aujourd'hui, la seule langue celtique du continent, dont les langues soeurs sont le cornique et le gallois en Grande-Bretagne.

Certes le sujet n'est pas nouveau puisque les rapports entre le breton armoricain et le gaulois sont évoqués depuis des siècles, de même qu'est bien connue la parenté entre la langue bretonne et les autres langues celtiques mentionnées, parenté un peu plus lointaine avec le gaélique.

La problématique est bien résumée dans les premières pages de cette étude. L'auteur reprend l'essentiel des arguments en faveur de l'hypothèse majoritaire aujourd'hui qui veut que le breton, en l'occurrence, soit peu ou prou la continuation du gaulois, un peu comme l'occitan, par exemple, continue le latin avec les évolutions et divers emprunts sur deux millénaires.

L'argument décisif, qui s'est imposé à mesure que l'on a découvert ou interprété davantage de gloses et d'inscriptions, grâce à l'archéologie notamment, c'est que le gaulois tel qu'on le cerne à présent n'était guère différent du brittonique de l'île, ancêtre du breton insulaire, dont viennent notre breton, le cornique et le gallois. Ce qu'écrivaient d'ailleurs et César et Tacite !

Tout ceci inscrit donc le présent travail dans la lignée d'autres études qui sont bien mentionnées. Il s'agit plus précisément de tracer l'héritage celte - de ce celtique ancien commun - dans le breton d'aujourd'hui, particulièrement dans la toponymie. Les noms de lieu, comme les noms de famille sont, en effet, la rémanence d'une situation linguistique bien antérieure. Ceci donne une certaine profondeur historique à l'étude, même si celle-ci est d'abord linguistique, puisqu'elle prend la forme d'un lexique de quelques centaines de termes présents dans ces diverses formes de langue que sont le celtique antique, le vieux-breton puis le moyen-breton, ainsi que le cornique, le gallois et l'irlandais ou gaélique. Autant d'aspects qui nous ramène au patrimoine immatériel qu'il est urgent de connaître pour le défendre et le préserver, comme l'a encore montré récemment la campagne menée pour la conservation de la microtoponymie, par exemple lorsqu'un lotissement prend la place d'anciennes parcelles remembrées qui n'ont plus au Cadastre qu'un numéro ! A peu de temps de là et peu de lieues d'ailleurs n'a-t-on pas découvert récemment (fin 2019) des statues et autres objets à Trémuson. Ces découvertes datent des derniers siècles avant J.C., donc de l'époque pré-romaine, mettant en relief l'excellence l'art celtique, aux dires des archéologues. La question de la langue, posée ici, est donc non seulement légitime, mais largement d'actualité !

La filiation entre gaulois et breton n'est pas linéaire, bien sûr. Cela mérite de longs développements, qui n'étaient pas possibles à chaque page, même si l'auteur donne davantage d'explications pour certains mots plus ou moins étudiés avant lui.

Pour prendre un exemple, celui de l'alouette (diminutif d'un ancien "aloue"), le terme gaulois est inscrit dans le nom d'une légion gauloise, les *Alaudae*, où l'on voit que le français continue ce gaulois, le breton ayant la forme proche *alc'houeder* ou *alc'hweder*. Mais la forme plus ancienne mentionnée, *ehuedez* (*ec'hwedez*), dont il existe des variantes dans les parlers actuels (grosso modo *huede*) et dans les noms de famille (L'hévéder entre autres), est bien plus proche du gallois (*ehedydd* avec également des variantes possibles).

Où l'on voit que le breton, presque mécanique du fait de la géographie - comme aussi de l'histoire - est la résultante d'une jonction (c'est le sens non seulement de Condate - Rennes - mais de *Kemper*) entre fonds (ou substrat) armoricain (ossisme, coriosolite, vénète d'ailleurs selon les noms des anciennes cités) et apport brittonique d'outre-Manche à partir des premiers siècles.

On pourrait multiplier les exemples et développer à l'infini à partir du gaulois *bracae*, qui a donné *braies*, le breton ayant non seulement les *bragoù* (pantalons), avec une variante *bricow* d'ailleurs, mais tout une famille de mots à partir de *brag* (parure, toilette etc.) ; c'est plutôt l'irlandais qui offre un équivalent avec *brog* (*bróg* en fait), au sens de chaussure, mot qui en anglais a pris le sens de fort accent irlandais. Et n'oublions par en français, outre "braies", braguettes, débrayer et embrayer...

Pour mettre en valeur cette proche parenté entre l'antique et l'actuel, on ne manque pas d'exemples quasi parfaits : *dall* (aveugle) est resté en breton, cornique, gallois, gaélique-irlandais, à partir d'une forme antique attestée "dallo-" (dallos... en déclinaison), de même sens. Reste à savoir le rapport avec les différents mots ou expressions du français en "dalle" ! Mais tel n'était pas le but du propos.

Cette identité entre gaulois et breton apparaît dans bien d'autre cas. On peut citer *glan* (pan-celtique au sens de pur), issu d'un antique Glanon (Glanum, cité provençale), sachant que comme ci-dessus, la disparition des cas (finales en -os, -on, -i & -u) a eu lieu en gaulois vers la fin de l'Empire romain comme en latin. La différence entre les formes gauloises "uern-" (uernos, uerna - masculin, féminin) et le breton *gwern* (mais après l'article *ar wern / Vern* et en vannetais *ar uern*, comme en noms de famille Le Guern / Gouvern) doit, en plus, être relativisée du fait de cette usure des finales.

On pense à des mots qui, des Galates au celtique contemporain (y compris en patronymes bretons) n'ont guère changé comme, pêle-mêle, "graua", *lost* (cf. Le Lostec), *mor*, *penn*...

Il est aisé, somme toute, de constater cette continuité dans des mots emblématiques comme *tud* & Toutatis, *tal* & talon, talus... ou les antiques "nant et "srut" et nos Nantouar et Frouit (*froud* ruisseau - en torrent).

L'on pourrait épiloguer longuement sur l'évolution de sens de l'ancien "landa", qui a donné lande comme *lann* (lande et ajonc, mais aussi un tel lieu défriché en hermitage, comme en gallois *Llan-*), et nos toponymes en Lan- (Lanmeur etc.) ; la même démonstration serait possible entre le gaulois "randa" (dont vient le nom Durand), dont le sens est glosé en latin "pars" (part) et le pan-celtique *rann* (dont vient le patronyme Rannou, d'un nom de lieu de même sens, à savoir parcelle ou part).

Tout ceci prouve à l'envi - et cela va mieux en le disant - que gaulois et breton sont apparentés ou, si l'on voulait une image, que la langue bretonne aurait deux parents, l'un continental, l'autre insulaire, l'un lui ayant donné l'essentiel de son lexique comme de sa population sans doute et l'autre, l'émigré de l'île, son nom de "breton", issu de (Grande-)Bretagne et son nouveau statut comme le prouve le maillage territorial qui a survécu en *ploe*, *lan-*, *tre*... tel qu'on peut le voir autour de nous.

Si le démonstratif gaulois *se* a comme parallèle *he* en brittonique (breton et cornique ou gallois : *hemañ*, *henhont*, *hennezh*...), on peut souligner que le breton a non seulement ces démonstratifs, mais également *se* au sens de "ca" (celà). Ne dit-on pas, d'ailleurs, indifféremment ou presque, à Guingamp comme dans beaucoup d'endroits : *ar re-se / ar re-he* & *martese / martehe* (*marteze*) ?

Bref. *Berr-ha-berr*; cette étude apportera moult exemples de cette belle continuité et encouragera probablement ses lecteurs à aller plus loin dans l'étude de la langue bretonne ou du patrimoine qui lui est lié, noms de lieu comme noms de famille, lesquels continuent à résonner autour de nous avec plus ou moins de bonheur !